

## « LE RAYON VERT »

J'étais une petite fille intrépide et espiègle dotée de belles joues rondes, d'une silhouette légèrement enrobée et du même regard bleu lavande qu'aujourd'hui. Ma mère adorait coiffer mes longs cheveux couleur de miel en deux tresses souples qui ondulaient tels des serpents sur mes épaules. Mon petit frère lui, préférait se pendre sans vergogne à mes pauvres nattes en hurlant comme Tarzan. Ma vie de petite Parisienne s'écoulait tout en douceur dans mon monde d'enfant bien organisé entre ma famille, mes copines et copains d'école, mes cours de danse, ma jolie chambre, mes peluches et Sophie ma licorne.

Nous venions de fêter l'événement le plus important à mes yeux d'enfant gâtée, mes six ans. Ma mère avait organisé un super goûter avec mes amies. Ce fut une belle fête, nous avons fait les folles : pouffé en pensant à nos amoureux, dévasté le salon, assommé par nos cris nos pauvres voisins, bref, ce fut un joyeux anniversaire. Je découvrais mes cadeaux en déchirant avec impatience le joli papier et chaque objet déclenchait chez moi des cris de joie. Nous nous sommes gavées de bonbons, gâteaux et autres friandises diverses et variées. Le soir, l'appartement ressemblait à un champ de bataille et mon estomac saturé de sucreries demandait grâce, mais mon cœur était rempli de joie et de bonheur.

Après une douche rapide je me glissai douillettement dans ma couette coccinelle, ma petite licorne lovée au creux de mon cou. La tête encore pleine de joie, j'attendais le rituel du soir, les câlins de ma chère maman et les tendres bisous de mon père. Depuis que je savais lire, c'est moi qui racontais l'histoire, j'en tirais une grande fierté, car je lisais couramment sans butter sur les mots. Mais ce soir tout fut différent, décidément cette journée n'était vraiment pas comme les autres.

Le marchand de sable commençait déjà son travail lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit doucement sur mes parents. Leur mine mystérieuse m'intrigua, quelle nouvelle surprise allaient-ils m'annoncer ?

Mon père, de sa voix grave, m'annonça cette nouvelle qui allait chambouler ma vie :

« Ma petite Cathy chérie, j'espère que tu as passé une très bonne journée, il me semble que tu as été particulièrement gâtée pour ton anniversaire ? J'ai une nouvelle à t'annoncer, nous allons déménager pour mon travail....

- Mais papa pourquoi, moi je suis bien ici, j'ai toutes mes amies !...
- Attends ma chérie, écoute-moi ! Nous partons dans un autre pays, tu verras, il y fait très chaud, les arbres sont très hauts, et tu te feras d'autres amies.
- Mais où allons-nous ?
- En Afrique...à Abidjan ! Regarde, je t'ai apporté une carte pour te montrer où nous allons habiter.

- En Afrique ! Mais c'est très loin et c'est là où habitent Tarzan et Kirikou , et puis il y a plein de vilaines bêtes très méchantes, je ne veux pas partir s'il te plaît Papa.
- Mon trésor ne t'en fais pas tout va bien se passer et puis tu vas découvrir un magnifique pays, la Côte d'Ivoire. Tu vas voyager dans un très gros avion et vivre de passionnantes aventures. Bon, maintenant il est grand temps de dormir, demain il faut que tu sois en forme pour l'école. »

Après un long baiser et un énorme câlin de Maman ils ont disparu, me laissant seule avec cette énorme nouvelle angoissante mais également excitante. Le marchand de sable s'était transformé en sorcière Karaba, elle me jetait des sorts effroyables mais heureusement Kirikou, tel un prince charmant, me sauvait de ses griffes. La nuit fut pourtant agitée.

Les jours suivants, ma mère fut prise d'une frénésie de rangement. Des valises s'accumulaient dans la chambre de mes parents. Elle faisait et défaisait sans arrêt des tas et des tas de vêtements. Deux grandes malles en fer trônaient au milieu du salon. Petit à petit elle les remplissait de toutes sortes d'objets. À l'approche de la date de notre départ, mes parents devenaient de plus en plus nerveux. Dans ma chambre, Maman avait installé une petite malle, j'y entassais pêle-mêle tout et n'importe quoi : crayons de couleurs, peluches, poupées, livres, jouets, doudous, pour moi le principe était de remplir au maximum ce bébé malle de couleur verte.

L'excitation était palpable dans tous les recoins de l'appartement. Papa et Maman se chamaillaient pour une casserole, une louche, un livre, enfin pour n'importe quoi, je ne comprenais plus rien. Moi, je regardais le dessin animé de Kirikou en boucle, fascinée par les paysages et les animaux fabuleux qui défilaient sur l'écran de la télé. Je relisais avec avidité les contes africains que mes parents m'avaient achetés. Mon imagination se nourrissait sans retenue de tous ces récits et de ces images exotiques.

Enfin, la fin de l'année scolaire et la date de notre départ approchaient. Je me sentais triste de quitter mes amies et mon amoureux Pascal, moi aussi l'excitation du départ gagnait mon esprit de petite fille. Afin de sceller notre amitié, Pascal m'avait donné une petite bague dorée ornée d'une pierre bleue qu'il avait trouvée dans une pochette surprise pour fille, c'était pour moi le plus beau bijou du monde. Ma malle était pleine, les déménageurs étaient venus prendre nos affaires et Maman finissait de faire et refaire nos valises.

Nous avons fait nos adieux à Papi et Mamie, non sans leur faire promettre de venir nous voir bientôt. Demain, c'était le jour du départ et de la grande aventure. Ce soir là, encore une fois, Kirikou était venu me sauver des griffes de la sorcière.

Il faisait à peine jour quand Maman est venue me réveiller, il était temps de partir. Sophie bien serrée dans mes bras, nous sommes arrivés à l'aéroport. Je n'avais jamais vu des avions en vrai, j'étais inquiète. Comment des choses aussi énormes pouvaient voler dans le ciel, nous allions tous mourir. À la vue de ma mine terrifiée, papa essayait de m'expliquer pourquoi les avions glissaient dans les airs. Ne comprenant rien à tout cela, de plus en plus effrayée, c'est hurlant de terreur qu'enfin je me retrouvais attachée sur mon siège.

Tout l'avion était témoin de mon désespoir à la grande honte de mes parents impuissants. Les réacteurs ont rugi dans un bruit assourdissant, l'avion à roulé, roulé de plus en plus vite, ma dernière heure était arrivée... Soudain une sensation extraordinaire m'avait envahie.

Je volais ... et je n'avais plus peur. Finalement la petite fille intrépide reprenait ses esprits, je trouvais même cela super et j'avais instantanément arrêté de pleurer au grand soulagement de mes parents. Le reste du voyage s'était passé sans incident.

Nous avons survolé des paysages incroyables, on glissait sur des nuages de coton, que c'était beau. La jolie voix nous annonça un atterrissage imminent, le sol se rapprochait rapidement. Les roues avaient touché le sol en douceur et une explosion d'applaudissements avait salué l'exploit du pilote. J'étais définitivement conquise par les voyages en avion.

Lorsque la porte de l'avion s'était lentement ouverte, une lumière éblouissante avait envahi la carlingue suivie d'une bouffée d'air brûlante. Dès que je mis le nez dehors sur la première marche de la passerelle, une chape de chaleur poisseuse et humide s'était abattue sur mes frêles épaules. J'avais l'impression de me retrouver dans notre salle de bain, quand je prenais une longue douche trop chaude au grand désespoir de ma chère maman.

Mon père, ingénieur agronome, était investi d'une mission technique de trois ans auprès d'une puissante industrie d'exploitation de bois en Côte d'Ivoire, pour moi un pays lointain et mystérieux dans lequel j'allais vivre. Depuis notre atterrissage, j'étais en état de choc. Je découvrais l'Afrique avec émerveillement, sa chaleur, ses odeurs, ses couleurs, ses habitants, ses coutumes, tout était tellement nouveau, différent et envoûtant pour une petite Parisienne curieuse.

Nous habitons une grande maison au bord de la lagune à quelques kilomètres de la capitale. De notre jardin, on pouvait accéder à une jolie plage bordée de cocotiers et habitée par une multitude de minuscules crabes peureux. Derrière la maison, de l'autre côté de la route, tous les soirs à la même heure le crépuscule enveloppait la mystérieuse forêt équatoriale d'un manteau sombre, elle reprenait ses droits avec ses bruits inquiétants. Inutile de vous dire que mes parents, craignant pour ma sécurité, m'avaient interdit de m'aventurer au-delà des limites du jardin matérialisé par un petit portail violet. Ils m'avaient également défendu de me baigner dans l'eau sombre de la lagune qui devait être peuplée d'une dangereuse faune aquatique. Mais je crois surtout que c'était un moyen de contenir mon esprit aventureux et mes velléités d'exploratrice.

Notre jardin était magnifique. Il foisonnait de grandes fleurs délicieusement odorantes aux couleurs de l'arc-en-ciel. De nombreuses plantes équatoriales étalaient leur palette de verts. Chaque matin avant de partir à l'école je régalais mes yeux de toutes ces splendeurs. Quelques margouillats effarouchés fuyaient à mon approche en tortillant de la queue.

À l'entrée du jardin, l'arbre du voyageur m'accueillait avec sa roue de palmes émeraude. Le flamboyant allumait un feu d'artifice entre les palmiers, et des hibiscus offraient leurs coupelles nourricières aux minuscules oiseaux-mouches. Un massif d'oiseaux de paradis pointait leurs becs surmontés d'une folle couronne orangée vers leurs voisines les petites violettes d'Afrique. Les roses de porcelaine dressaient leur délicate tête rose vers le ciel.

La résurgence d'une petite source d'eau douce traversait la haie de palétuviers pour finalement s'écouler lentement vers la plage. Cette eau restituait une fraîcheur bienfaisante. C'était une aubaine pour les oiseaux multicolores qui venaient s'y abreuver en fin de journée, à grand renfort de cris, de chants et de roucoulaades.

Quelques jours avant la rentrée des classes, le soleil chauffé à blanc distribuait une chaleur lourde et humide, interdisant tout effort. Ma mère allongée sur une chaise longue faisait une sieste réparatrice. Je relisais pour la énième fois les aventures d'Alice, lorsqu'une petite boule orange vint frapper ma jambe, puis une autre ma joue, une autre mon bras.

Je cherchais d'où pouvaient provenir ces petits obus, levais la tête, rien au ciel ne pouvait justifier ce bombardement. Lorsque j'aperçus, cachée derrière la haie, une touffe de cheveux crépus se déplaçant lentement au ras du sol vers le fond du jardin.

Me mettant également à quatre pattes, je me dirigeais moi aussi silencieusement vers cet intrus. Imaginez ma surprise en me trouvant subitement nez à nez avec une frimousse noire comme de l'ébène, éclairée par deux grands yeux ronds joyeux, et un éclatant sourire illuminé de dents blanches telles des perles de joaillerie. Tenant dans sa main une petite sarbacane en ivoire, un jeune garçon me souriait malicieusement.

Passée notre surprise réciproque, nous avons éclaté de rire. C'était mon petit voisin farceur, nous avons tout de suite sympathisé et en quelques secondes nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. J'avais trouvé mon Kirikou !...

Mon charmant voisin s'appelait Konan Koffi. Dès le lendemain, j'étais invitée chez lui afin de partager notre goûter et consolider notre amitié naissante. Il avait aussi une très belle maison, mais étrangement décorée pour moi la petite Parisienne. Elle était encombrée d'une multitude de statues étranges de toutes tailles, de masques effrayants, d'animaux empaillés grimaçants et le sol était couvert de peaux de bêtes. Il régnait dans cette pièce une drôle d'ambiance, mais ce n'était rien par rapport à la surprise qui m'attendait dans le jardin.

Imaginez un jardin-forêt où le végétal envahit tous les espaces. Konan riait joyeusement de ma surprise et de mon étonnement. Me prenant la main, il me conduisit dans une minuscule clairière dominée par un imposant micocoulier, orné de milliers de petits fruits orangés.

Et là, devant moi, un personnage tout juste sorti des contes africains était assis sur un majestueux trône en bois noirci par le temps. Il était vêtu d'un large boubou coloré, ses pieds reposaient sur une magnifique peau de lion, la gueule grande ouverte découvrant des crocs énormes, prêt à vous dévorer. Ses longues mains décharnées étaient appuyées sur une grande canne d'aubier en forme de serpent, et un gracieux perroquet bleu perché sur son épaule semblait murmurer de fabuleuses histoires à son oreille.

Voilà, je venais de faire connaissance avec Koffi, le grand-père de Konan, grand «sage-sorcier-conteur». D'origine Baoulé, chef séculier de son village près de Bouaké, il était très respecté par sa famille, ses administrés et surtout par mon nouvel ami qui l'adorait et l'admirait sans restriction.

Le vénérable vieillard m'observait avec malice. Surprise, stupéfiée par le personnage qui se tenait devant moi, je n'osais approcher. Il finit par me faire signe, j'avançais timidement. Il prit mes petites mains blanches dans ses vieilles mains noires. Elles étaient douces, une agréable chaleur m'envahit, j'étais conquise, je l'ai tout de suite aimé. Il était si beau avec sa barbe d'un blanc immaculé, il ressemblait au Père Noël, enfin presque, car c'était un Père Noël qui serait resté trop longtemps au soleil. Ses yeux sombres étaient pleins de malice. Son sourire faisait chaud au cœur, il s'ouvrait sur des dents étincelantes.

Konan et moi étions du même âge et avons la chance d'être dans la même classe. En rentrant de l'école, nous avons pris l'habitude de rendre régulièrement visite à son grand-père.

Notre goûter en main, nous nous asseyions à ses pieds et, envoûtés par sa voix grave, nous écoutions ses histoires la bouche ouverte, attentifs à ne pas perdre une seule parole. Un peu sorcier et grand conteur, il nous ensorcelait à chaque visite.

Tous les jours nous avions droit à une incroyable histoire. Un jour, il nous racontait qu'il avait arrêté la balle d'un chasseur avec sa main, alors que celui-ci visait une frêle gazelle. En fait celle-ci était son arrière-arrière-grand-mère... Car dans les légendes africaines les morts revenaient sur Terre dans le corps d'un animal.

D'ailleurs, au moment où je caressais distraitemment la peau du lion au pied de son trône, il me regarda intensément et de sa belle voix, me raconta l'histoire de ce lion à la crinière si dense, si douce, que mes doigts s'y enfonçaient avec délice.

« Tu sais petite fille que ce lion que tu caresses avec gentillesse et bonheur, et bien, c'est mon ancêtre. Je suis né exactement au moment où il mourrait, son âme fait partie de la mienne... »

Effrayée je retirais promptement mes doigts de cette douce fourrure.

« N'aie pas peur ! Il m'a dit l'autre jour qu'il était heureux lorsque tes petits doigts jouaient avec sa crinière, et qu'il t'aimait beaucoup parce que ton cœur est pur. »

Depuis, chaque fois que je voyais l'ancêtre de Grand-père, je le saluais timidement avec beaucoup de respect et je cachais mes doigts avec douceur dans son opulente fourrure. Je crois même que je l'entendais ronronner comme un gros chat.

Une autre fois, il nous raconta qu'il pouvait faire tomber des noix de coco simplement en pointant son doigt sur celles-ci. Il disait aussi qu'il était doté de pouvoirs magiques. Qu'il pouvait transformer un être vivant en statue par la pensée et là, il agitait sa canne serpent sous nos yeux apeurés. Nous étions fascinés. Chaque jour, nous étions transportés dans le monde fabuleux des contes et légendes africaines.

Peu de théologiens ont étudié ces fables qui pourtant ont des similitudes avec l'histoire de nos religions. Par exemple, la légende de la reine Abla Pokou qui sacrifia son fils unique en le noyant afin de permettre à son peuple Akan en fuite, de traverser le fleuve Comoé en furie pour se réfugier en Côte d'Ivoire.

Un soir, juste avant le coucher du soleil, Grand-Père nous fit signe de nous approcher, et de sa belle voix grave nous dit :

« Ce matin le perroquet bleu m'a dit à l'oreille que ce soir est un soir exceptionnel, il va se produire un phénomène étrange et extrêmement rare. Donnez-vous la main, allez vous asseoir sur la plage côte à côte et observez attentivement l'astre de feu lorsqu'il va disparaître, avalé à l'horizon par la mer. À cet instant, en une fraction de seconde, juste au-dessus du cercle lumineux du soleil couchant, vous verrez le « Rayon vert ». Un éclat fulgurant tel un puissant laser couleur émeraude viendra vous transpercer et vous donner le pouvoir magique. Vous serez unis pour la vie avec ce secret . Maintenant, allez mes enfants vers votre destin. »

Nous le regardions incrédules, la bouche ouverte, encore une histoire incroyable, nous avons du mal à bouger, nous étions stupéfiés par ce que nous venions d'entendre. C'est alors que de toute sa haute taille, telle une statue gigantesque le Sage-Conteur-Sorcier-Grand-père Koffi nous donna cet ordre :

« Petits malheureux dépêchez-vous, le dieu Soleil ne vous attendra pas ! Allez ouste !... »

Excités mais inquiets, nous avons suivi ses instructions. Nous nous sommes assis serrés l'un contre l'autre le cœur battant. Nous fixions intensément la course de l'astre d'or et sa chute vers l'océan. Konan me serrait fortement la main. Je tremblais légèrement et des petites perles de sueur coulaient doucement dans mon dos. Le cercle lumineux commençait sa lente disparition avalé par le liquide de plomb de l'océan.

Et là... la prédiction s'est réalisée. Nous avons assisté à ce phénomène rare et étrange qu'est le « Rayon vert ».

Un éclat fugitif et fulgurant d'un vert fluo a illuminé le ciel une fraction de seconde. Nous avons ressenti une décharge électrique, était-ce la réalité ou notre imagination qui nous jouait des tours ? Puis tout est devenu sombre.

À nos yeux d'enfants, c'était de la magie et nous étions tétanisés. Persuadés que nous étions maintenant des êtres différents, investis de pouvoirs extraordinaires et surtout que nous allions devenir des géants verts indestructibles comme notre héros le bon géant des boîtes de maïs. Mais rien de tel ne nous est arrivé. Nos parents étaient consternés par les bêtises que nous avions inventées pour tester nos pouvoirs imaginaires.

Cette période de ma vie fut merveilleuse, mais un jour la mission de mon père s'est terminée et à notre grand désespoir nous avons dû nous séparer. La veille de notre départ Grand-père Koffi nous a embrassés et serrés tendrement dans ses bras. Puis, il nous a donné deux petits sacs en peau contenant quelques fruits de micocoulier en souvenir de notre rencontre. De sa voix douce et grave chargée d'émotion, il nous a dit :

« Mes enfants, la vie va certainement vous séparer mais pas votre cœur, vous serez toujours reliés l'un à l'autre par ces gris-gris. Ils seront vos signes de reconnaissance et votre protection pour le reste de votre vie. Gardez-les précieusement sur vous et ne vous en séparez jamais. Allez ! Va ma petite fille, un jour tu retrouveras Konan et tu le reconnaîtras entre mille.

- Grand-père tu es sûr ? Je vais retrouver Konan ?
- Sois tranquille ma petite fée blonde, le pouvoir du « Rayon vert » est tellement puissant que la vie vous réunira un jour.

Quelques jours après cette dernière visite à Grand-père Koffi et des adieux déchirants avec Konan, nous prenions l'avion pour Paris. Depuis ce jour je n'avais plus eu de nouvelles de mon ami. La vie nous avait-elle définitivement séparés ?

Vingt années ont passé...

J'ai retrouvé la France et repris mes habitudes parisiennes, mais je n'ai jamais oublié l'Afrique de mon enfance. Une partie de mon cœur est restée dans la chaleur de ce pays. Après des études de lettres, une licence puis une maîtrise, je termine une spécialisation devinez ?... sur la littérature Africaine.

Il est dix-huit heures, je rentre rapidement les dernières infos dans mon ordinateur, j'attrape mon sac, mon manteau et récupère mon parapluie compagnon indispensable en cette saison. Je donne un tour de clef à la salle de lecture et me précipite à l'extérieur. D'un pas décidé, je me dirige vers mon refuge, un coquet studio que j'occupe depuis la fin de mes études de lettres.

C'est l'automne, les jours raccourcissent inexorablement. Il est entre chien et loup le ciel plombé de Paris habille de gris les immeubles, la rue et les passants. Il brouillasse, tout est humide et moi aussi. J'attends patiemment sur le bord du trottoir que le petit bonhomme passe au vert pour me jeter sur la chaussée, vers cet exploit périlleux, rester vivante jusqu'au trottoir de l'autre côté de ce torrent de voitures.

Enfin les feux clignotent et le petit homme vert salvateur apparaît.

Soudain mon cœur s'arrête... Non, ce n'est pas possible ?

Instinctivement, ma main cherche dans ma poche l'objet le plus précieux que je possède et qui depuis des années ne m'a jamais quittée. Le petit sac en peau, le gri-gri de Grand-père Koffi. Ouf ! Il est bien là et son doux contact me rassure.

Là, de l'autre côté de la rue, sous la lumière verte clignotante, j'aperçois sa grande silhouette auréolée. Il est là le bon géant de mon enfance... j'en suis sûre.... !

Sa tignasse indomptable brille sous la pluie comme une énorme émeraude, sa haute taille domine la foule, il irradie, touché par le « Rayon vert ». C'est lui ! Je ne peux pas me tromper. Incroyable, mon cerveau fait en une fraction de seconde un retour fulgurant dans mon enfance.

Je suis paralysée, les passants ronchonnet, me bousculent, le souffle coupé je n'ose m'avancer sur la chaussée vers le fantôme de ma jeunesse. Je m'élançe vers mon passé le cœur palpitant.

Sa haute silhouette grandit, grandit... Il est vraiment devenu géant... Maintenant il est à quelques mètres de moi. Au milieu de la rue je me fige face à lui. Bousculée par des piétons mécontents, je trébuche, glisse sur la chaussée humide, perds l'équilibre, une grande main salvatrice accroche mon bras et me sauve d'une chute grotesque sur le macadam. Je retrouve tremblotante mon équilibre, relève lentement ma tête, plante mes yeux lavande dans ceux de mon sauveur. Et avec un grand sourire, je l'interpelle :

« Bonjour Konan, c'est bien toi ? »

Il se fige à son tour, ses grands yeux noirs incrédules me fixent, soudain, c'est une explosion de lumière, un magnifique sourire de joie illumine son visage.

« Ben ça alors Cathy ! C'est toi, c'est incroyable ! »

Nous restons enlacés, figés au milieu de la chaussée, comme dans un film où les effets spéciaux permettent d'accélérer la foule autour de nous. Nous sommes abasourdis.

Un concert de klaxons nous ramène brusquement à la réalité, les automobilistes furieux nous prennent pour cible. Dans un grand éclat de rire nous fuyons en courant leur mauvaise humeur vers le premier café salvateur.

Le cœur battant la chamade nous nous installons au fond de la brasserie. La sensation de surprise a laissé place petit à petit à une profonde émotion. En un instant nous avons de nouveau six ans.

Dans un geste parfaitement synchronisé, nous mettons chacun notre main gauche dans notre poche et lentement nous sortons nos petits sacs en peau. Toute notre enfance défile dans notre tête. Nous étalons sur la table le contenu de nos gris-gris, une dizaine de petites graines rebondissent joyeusement sous les yeux étonnés de nos voisins de table. Nous rions de bon cœur.

« Dis-moi Cathy, toi aussi tu as gardé ton petit sac porte-bonheur sur toi ! Moi je n'ai jamais oublié notre amitié. Je suis venu à Paris pour compléter mes études de médecine avec, tu t'en doutes, une spécialité sur les maladies tropicales.

- Tu sais Konan, moi aussi j'ai toujours gardé intact dans un coin de ma mémoire nos années d'enfance. Souvent je repense à mon petit Kirikou, à Grand-père Koffi trônant dans son mystérieux jardin et à nos délicieux goûters peuplés de légendes effrayantes.

Ce soir là, de nouveau rassemblés sur une vieille banquette en skaï d'un bistrot parisien, sous les yeux malicieux du serveur déguisé en pingouin, nous avons longuement bavardé comme de vieux amis qui se seraient quittés la veille.

Depuis cette rencontre, nous avons renoué notre alliance. Finalement la prédiction de Grand-père Koffi était bien réelle. Nous étions vraiment reliés l'un à l'autre pour la vie ?

Je resterais discrète sur la suite de mon histoire, car évidemment elle n'est pas terminée, mais je préfère vous laissez imaginer la suite...